

Chapitre premier

Mao et Meredith

Comment la nature permit une entente extraordinaire entre deux êtres voués à se haïr et ce qui s'ensuivit.

Paris, été 2022

Dimanche à midi. Entre le Trocadéro et la place Clichy.

Rues bondées. Nappes de soleil et gazon jaune.

Les humains marchent, discutent, sourient, rient, pleurent, pleurent, mangent, boivent, *boivangent*. Ambiance *Amélie Poulain*.

Il est 13 h 57 min 03 secondes ; la température : 25 °C ; la pression atmosphérique : 1011 hPa. À 20 km, au nord-ouest de la tour Eiffel, sur le toit d'un immeuble :

Un pigeon.

Silence total.

En face de lui : un chat.

Gros, gris, yeux verts, moustaches frétilantes comme des antennes de fourmis.

Le chat fixe le pigeon, le pigeon fixe le chat. Le chat et le pigeon se fixent, se toisent, silencieux, immobiles et concentrés, tendus dans un effort intense pour transcender leur incompréhension mutuelle.

Rencontre étrange. Hors du commun.

Le chat n'avait pas envie de zigouiller le pigeon. Le pigeon n'avait pas envie de fuir le chat.

Quelque chose se produisait. Quelque chose s'était produit. Avait changé. Oh ! Pas partout.

Seulement dans la chaîne des liens inter-espèces régissant le sacro-saint rapport félins/volatiles à travers deux échantillons présents ici, maintenant, qui se regardent, se fixent, se toisent.

Un zoologue retraité, seul, bedonnant et chauve, costumes gris à rayures blanches, souliers noirs, vernis pointus, assis sur un banc vert, assiste à la scène, prend ses jumelles, gros sourcils froncés, tremblant.

Tous les trois forment un triangle isocèle parfait réduit à l'état de point invisible pour le petit garçon blond, assis sur le fauteuil 4F qui regarde à sa gauche par le hublot de l'avion Air France 747 à destination de Moscou. À côté de lui, sa mère. Devant eux, deux hommes. Celui qui est juste devant lui a la tête penchée depuis le décollage et lui gêne en partie la vue.

Zoom à nouveau sur la terre ferme.

Le pigeon et le chat s'étaient retrouvés là, par hasard, à sonder le mystère de cette absence de réaction réciproque. Reprenant ses esprits, c'est le chat qui ouvre le bal, fournit un effort, montre ses crocs, tend sa patte griffue lentement. Le pigeon simule la terreur, commence à prendre son élan pour s'envoler. La scène se passe au ralenti. Comme dans *Matrix*.

Mais.

Une fraction de seconde : les yeux se croisent. Chacun devine la lassitude de l'autre. C'est fini. Ils s'arrêtent dans leur commencement d'action, reviennent à leur position initiale, immobiles, curieux, perdus, déçus.

— C'était quoi ça ? C'est pas très convaincant, dit sèchement le chat.

— Vous avez *reason, sir, pas dou tout* ! acquiesça le pigeon.
C'était *disgusting* !

« Une *British* en plus », se dit le chat.

— OK. On la refait, dit-il.

— *Exactly* ! Je compte : *three, two, one*.

Deuxième essai, comme au base-ball : le chat ouvre la gueule pour montrer ses crocs de méchant, ressort ses griffes et tend sa patte avant-droite. Le pigeon s'applique dans l'expression de la proie terrifiée, ouvre son bec pour crier au secours, commence à battre de l'aile. ET ? Rien. Échec lamentable. L'opération ne veut pas « marcher ». Décidément. Il y a un vice dans l'engrenage. Cela bloque. Cela grince trop. Pas naturel. Cela sent trop le devoir d'écolier ! Impossible d'ignorer la fausse note dans le tableau, le caillou dans la chaussure, le cheveu sur la soupe ou l'écharde dans la patte, bref. On a compris. Ça ne passera pas à Cannes, cette affaire-là. L'authenticité fait défaut. Le scénario n'est pas crédible. Comment dit-on déjà ? Ah oui ! La « mayo » ne prend pas. Conclusion ? Retour à la case départ, comme au Monopoly.

— « Conçu par l'univers pour être un prédateur,

Je devrais sur-le-champ vous arracher le cœur ! » Non. Pas d'alexandrins. On la refait. Plus simple : je suis un prédateur. Je devrais te voler dans les plumes pour te zigouiller et te livrer à mon maître en gage de reconnaissance.

— Oui, et n'oublie pas que je devrais m'envoler en tremblant de tout mon duvet comme une proie digne de ce nom.

Silence.

— Mais... dit le chat.

— *But* ? interrogea le pigeon, inquiet.

— Je n'en ai pas envie... je crois, fit le chat.

Silence.

— *And you* ? reprit-il, ironique.

— Moi *non-plou*, on dirait... dit le pigeon, gêné.

— Mince alors.

— C'est ballot.

Silence.

— Ce n'est pas *prévou*, si ? dit le pigeon en roucoulant.

— Pas que je sache, *damn it* !

Silence.

— Ça arrive souvent, tu *clouas* ? dit le pigeon pour faire la conversation.

— Pas à ma connaissance. En tout cas, personne dans mon entourage n'a eu cette expérience...

Silence.

— Que *féit-ong* ? demanda le pigeon.

— Je ne sais pas. On devrait attendre.

— Attendre *kwa* ?

— Eh ben... d'avoir envie ! (Moue dédaigneuse).

— Ça risque de prendre du temps... Ou de ne pas arriver !?

Que ferait-*ong* dans ce cas !

— On attend quand même.

— Mais... !?

— Que quelque chose se passe. On aura peut-être envie de faire quelque chose. Qui sait.

— Préviens-moi un peu avant quand même, que je me prépare à fuir en criant !

— Si tu veux.

— Et si jamais il ne se passe rien ? fit le pigeon aux yeux globuleux.

— Impossible, cocotte, il suffit de regarder devant soi : les humains n'arrivent pas à s'ennuyer ou à être heureux longtemps ; pour eux, c'est à peu près la même chose.

— Je parlais de nous... Quant aux humains... Vous ne les aimez pas beaucoup, on dirait.

— Non, mais eux oui, c'est le principal. Ils ne sont pas très futés. Ils ne comprennent rien. Depuis le temps que je leur dis que j'en ai marre de ces satanées croquettes.

— Au moins, on ne vous *twaite* pas comme la dernière des marginales à qui on lance des miettes de pain rassis en croyant faire une bonne action.

— On pourrait rester là, dit le chat, qui ne l'avait pas écoutée.

— Oui, rester là. Mais pour faire quoi ?

— Pour chercher.

— Pour chercher quoi ?

— Pour chercher pourquoi on ne veut pas faire ce que les chats et les pigeons font en général.

— Et si on ne trouve pas ?

— Mais tu m'enquiquines à la fin ! Tu m'en poses de ces questions ! Détends-toi un peu !

— Alors là... Si on ne trouve pas, on sera condamné...

— À quoi ? Quoi encore ? (Chat agacé).

— À la différence.

— Quoi ? fit le chat impatienté. Ces *English*, alors...

— Si je récapitule, dit le pigeon, prenant confiance en lui, se raclant la gorge et dessinant un schéma de son aile gauche. D'habitude, on se déteste et on agit en conséquence. Là, on ne fait pas ce que l'on devrait faire d'ordinaire. Donc, cela veut dire qu'on ne se déteste pas tant que cela. Sauf que ce n'est pas censé arriver, donc on ne sait pas quoi faire. Alors on a essayé de chercher pourquoi on ne faisait pas ce qu'on doit faire. La réponse : parce qu'on ne se déteste pas ; mais on ne sait toujours pas pourquoi on ne se déteste pas. Si l'on ne trouve pas, on est condamné : d'abord à reconnaître notre différence par rapport aux autres chats et pigeons du monde, puis à reconnaître la légitimité et la dignité de l'autre dans son irréductibilité, par-delà notre incompréhension réciproque.

— *My god*, tu me donnes le tournis ! Avec une double négation en plus... et cet accent de marshmallow en prime !

« Mais comment certains ont-ils pu pleurer le *Brexit* ? », pensa le chat.

— On pourrait innover ! dit le pigeon.

— *That is to say* ? fit le chat, moqueur.

— Si on s’appréciait, tiens ?

— Hum ?

Chat interloqué.

— Mais oui, fit le pigeon, les humains y arrivent bien eux (d’après ce qu’on m’a dit) et parfois on se demande comment ils font !

— Il y a une petite fille là-bas. Elle vient de faire tomber sa boule de glace. Elle a pourtant l’air moins bête que les autres. Si on allait lui demander ?

— Enfin ! Un peu *d’aventure* !

— Tu t’appelles ?

— Meredith, *sir*, dit le pigeon en faisant une belle révérence.

« Quel prénom de bourge, pfff... », pensa le chat.

— Enchanté...

— And you, *my darling* ? dit le pigeon, coquette.

— Mao.

« *Oh my God*, un *commiouniste* », pensa Meredith.

— Enchantée également !

Ce qu’elle ignorait c’est que le maître de Mao était un ingénieur du son et que son dada, c’était la Musique Assistée par Ordinateur.